

# LE RUGBYMAN, FIGURE DE L'ESPRIT D'ÉQUIPE

## Perspectives médiatiques sur l'individu<sup>1</sup>

Damien Féménias<sup>2</sup>

Contemporain de l'avènement du cinéma, Marcel Mauss reconnaît (Mauss, 1950, p.365-389) dans la démarche des infirmières celle des actrices américaines, et repère très tôt ce que les usages sociaux doivent aux représentations que l'on en donne. Désormais omniprésents à la télévision, les champions sont des figures dont la médiation mérite d'être questionnée : participant de ces écrans au sein desquels notre vie quotidienne se trouve réfléchie, ils rappellent que le sport constitue une réalité symbolique où se condensent et s'incarnent des aspirations d'aujourd'hui.

Exposé à un public, le champion dévoile une façon de faire, exprime une manière d'être, traduit ce qu'il vit sur le terrain : il possède un art maîtrisé de la dramaturgie. Spectacle de ce spectacle, la télé-

---

1 Cet article est une version remaniée de Féménias D., Couraud G., (2007), « Le rugbyman, figure de l'esprit d'équipe. Télé-vision du champion, mises en perspectives de l'individu », In Guillain J.Y., Porte P.(Ed.), *La planète est rugby, regards croisés sur l'ovalie*, tome 2, Paris, Musée National du Sport / Atlantica ed., collection « Sport et mémoire », p.213-233.

L'auteur remercie les éditions Atlantica de l'avoir autorisé à soumettre ce texte à une revue scientifique.

2 Maître de conférences, CETAPS (EA 3832), Université de Rouen. damien.femenias@univ-rouen.fr.

*Recherches en communication*, n° 30 (2008).

vision du sport accentue les ambiguïtés de la compétition théâtralisée (Bernard, 1981) et se nourrit des simulacres qu'elle contribue à produire. Filmés, montés et commentés, les actes du champion cristallisent des images, répondent à des attentes (Jauss, 1978) et médiatisent des expériences. Avec la télévision, le sport est mis en scène par des réalisateurs, commenté par des journalistes. Leurs commentaires s'apparentent pour partie à une activité critique, comparable à celle de la critique littéraire, théâtrale ou cinématographique. Sauf que là, la critique est incluse dans le spectacle télévisé, c'est ce qui en fait l'originalité, et qu'elle redouble et façonne l'activité « banale » des téléspectateurs qui, seuls ou regroupés devant l'écran, commentent le match.

Autrement dit, loin de signifier isolément, ces actes s'inscrivent et s'ordonnent dans des systèmes réflexifs qui les définissent et les articulent comme des « qualités » : descriptibles, interprétables et appréciables, ces attributs se donnent à lire et à rêver, et instituent des normes de reconnaissance, des formes de déviance, d'indifférence et d'oubli. Quelles sont et comment se présentent ces « qualités » à partir desquelles nous apprécions les actes des champions ? Cet article propose de répondre à cette question en prenant pour objet les commentaires qui, à l'occasion de matchs, font de l'individu un rugbyman. Que véhiculent ces commentaires ? Que projetons-nous sur les joueurs, qu'attendons-nous d'eux ?

La force et le sens des projections et des identifications que les rugbymen suscitent suppose d'être rapportés à la place qu'ils occupent dans l'espace médiatique. Cet article n'interroge ni la diversité des formes (Holt, 2002), ni celle des supports qui font la consécration des rugbymen d'aujourd'hui : il ne s'agit ici ni de qualifier le degré de célébrité ou d'individualisation des joueurs, ni la force des identifications qu'ils suscitent (Moscovici, 1991).

Posant que les acteurs d'une rencontre télévisée appartiennent à une élite sportive à laquelle le terme de champion s'applique sans déroger au sens commun (population objet de notre étude), le corpus de commentaires est établi à partir de l'extraction, aléatoire et arbitraire, de deux matchs de la grille des programmes hertziens français : un match de reprise (consécutif à la trêve hivernale de Noël) du Top 14 (Canal +, Agen-Perpignan du 07 janvier 2006), ainsi qu'une rencontre de l'équipe de France, lors du tournoi des six nations (France 2, France-Italie, 25 février 2006).

Le corpus intègre les commentaires diffusés lors du match lui-même (journalistes, consultants, entraîneurs et joueurs) mais également

ceux que l'on trouve dans l'ensemble des documents qui, organisés et enchaînés au sein d'une même séquence médiatique, structurent l'avant match et participent ainsi à la fabrication et à la dramatisation du direct. Si les deux diffusions choisies correspondent à une retransmission rugbystique « ordinaire » du samedi après-midi (un « favori » face à un « challenger »), le corpus intègre également la retranscription de l'avant match d'une « grosse affiche » du Top 14 (Canal +, Stade Toulousain-Stade Français, 15 avril 2006), programmée et diffusée en soirée, de manière à élargir la gamme des cas étudiés.

Notre analyse de contenu consiste, pour chaque commentaire, à chercher l'horizon d'attente dans lequel il s'inscrit et vient, implicitement ou explicitement, comme répondre à une question. Notre hypothèse est que le spectacle du sport se présente comme une œuvre ouverte, et superpose en permanence plusieurs modes de lecture, plusieurs grilles d'analyse, plusieurs logiques signifiantes ; nous nous sommes attachés à en repérer trois, qui présentent le rugbyman comme un expert, comme le membre d'une équipe et comme un sujet pris dans des jeux de reconnaissance. Le rugby se donne ainsi à la fois comme spectacle de l'autonomie dans la compétition, comme métaphore de l'intégration du social par le travail, et comme spectacle du rapport à soi.

Ce texte ne fait qu'introduire aux multiples registres de lecture qui structurent la réception. Cette analyse exigerait d'être rapportée aux positions qu'occupent et aux stratégies de communication qu'adoptent les diffuseurs qui mettent en scène et diffusent (France 2) ou vendent (Canal+) le sport. Il reste bien sûr à savoir comment les différents types de commentaires sont attendus (écoutés), entendus (compris) et finalement reçus (interprétés). Ce texte entend surtout montrer combien le spectacle du rugby est une production culturelle riche de significations. Nous montrerons la puissance métaphorique des commentaires et des images, qui font de l'expérience du champion un miroir sur lequel se projettent et s'identifient les contradictions objectives et les difficultés subjectives de notre condition anthropologique.

### **L'autonomie exposée**

Notons pour commencer que dès la prise d'antenne, le sportif est au centre de l'image (Papa, 2000). Le rugbyman, c'est d'abord un visage, un individu singulier dont il est possible de lire voire de reconnaître les expressions. Cette singularité des protagonistes est associée à une excellence technique. La retransmission d'une « grosse affiche » est

souvent précédée et comme annoncée par un petit montage <sup>(1)</sup> d'images d'archives, faisant un peu office de générique. Plans larges et plans rapprochés s'enchaînent, sur une musique nerveuse (guitare électrique saturée), composant un film qui magnifie la beauté, la vitesse et l'efficacité des techniques corporelles. Si les gros plans permettent d'identifier les joueurs vedettes, les plans américains donnent l'illusion d'être sur le terrain, parmi les protagonistes, et d'apprécier les prouesses techniques qu'ils sont capables de réaliser. En position d'ubiquité et comme « omniscient », en mesure de rapporter chaque geste à son auteur, le téléspectateur a toute faculté d'apprécier, esthétiquement et techniquement, la qualité de l'exécution et l'enchaînement des actions. L'appui d'un « trombinoscope » permettra bien vite d'identifier l'ensemble des protagonistes, poste par poste, et de repérer, parmi les présents, les grandes figures qui vont sans doute marquer l'événement, peser sur la rencontre. Chacun est donc attendu dans son rôle, à son poste, en action. Le spectacle du rugby se présente comme celui d'hommes plus ou moins habiles : chacun sera jugé sur ce qu'il fait.

« Koulémine, 115 kilos, [...] encore tout jeune dans le rugby à quinze, il a à peine plus d'un an de pratique. [...] il y a de la puissance, beaucoup de puissance mais encore des manques, de gestes techniques, sur la précision, on l'a vu là, [...] il ne protège pas son ballon comme quelqu'un qui a plus de métier, qui sait à un moment donné peut être aller un peu moins loin pour qu'il y ait cette continuité ».

Comme le montre cet extrait, l'habileté de chacun est souvent d'abord envisagée dans la relation qu'elle entretient avec des ressources physiques qui le singularisent : le rugbyman se présente avec des attributs physiques et psychologiques qui font de lui un lutteur et/ou un coureur, éventuellement un botteur. Une première question est donc de savoir si sa maîtrise technique de l'activité lui permet ou non de « mobiliser ses dons », « ses » qualités propres, de façon à être maître de lui-même avant d'être un maître dans son domaine. Représentant d'une excellence technique, le rugbyman est évalué en situation, c'est-à-dire à partir de sa capacité d'anticiper et de s'adapter aux configurations de jeu dans lesquelles il évolue et intervient. Avoir du « métier », faire

---

1 Le film étudié, lancé juste avant la prise d'antenne par les journalistes, précède et annonce la rencontre Stade Toulousain-Stade Français du 15/04/2006 (canal+).

preuve d'« expérience » désigne bien souvent cette capacité de se créer et surtout de saisir des opportunités.

« Le réalisme, c'est joué avec la tête, c'est très opportuniste, [...] joué en fonction des éléments qu'il a devant lui. »

Parce que le rugby implique la feinte, le geste s'inscrit dans des logiques d'encodage et de décodage hautement valorisées, qui font du champion un sujet rusé, capable de s'inscrire dans des échanges codés, voire de les réguler avec lucidité. On attend de lui des qualités tactiques, stratégiques, mais aussi des qualités de simulation et de dissimulation, afin de se jouer des adversaires, d'anticiper et de déjouer leurs actions. L'activité est ici appréhendée à partir de la justesse instantanée des choix, de la qualité des décisions prises « sous pression » : l'élite joue et décide vite.

« Ça a été l'occasion pour Elissalde (...) bon œil bon pied (...) d'envoyer le ballon là-bas à Thomas Lièvremont qui était pas par hasard là-bas (...) s'il n'a pas collé au paquet, c'est parce qu'on sait que cette défense italienne elle laisse des largeurs là-bas ».

Si ces repères permettent d'identifier avant tout des individus, c'est qu'ils offrent aussi des outils pour les distinguer, les comparer, les classer et les hiérarchiser. Définissant des normes, ils sont quantifiables, mesurables, permettent d'établir des moyennes, de mesurer des écarts. Construisant des « cas », ils se prêtent ainsi particulièrement bien à la fabrique des vedettes, au souci qu'a la télévision de consacrer quelques rares individus, ceux qui dans le jeu « font la différence », et qui cumulent généralement les sélections internationales, les distinctions (capitaine) et les titres (palmarès).

« c'est vrai que c'est un impact player, c'est un player winner » ;  
« on va voir la traduction statistique de la puissance de ce Caucaunibuca (...) Effectivement (...), c'est la terreur du championnat, regardez le nombre d'essais inscrits jusqu'à présent depuis deux ans (...) mais c'est la moyenne qui nous intéresse également sur les deux saisons. 0,64 pour Caucaunibuca donc qui va régulièrement derrière la ligne et les autres sont déjà loin (...) ça fait beaucoup c'est dire l'efficacité redoutable du fidjien ».

En définitive, le rugbyman se présente comme un champion, c'est-à-dire comme un individu relativement autonome qui agit dans un monde « désenchanté », auquel il s'arrache par la connaissance et la maîtrise technique : objectivement habile et talentueux, il mobilise des ressources qui le singularisent. Rusé et lucide, il nous renvoie l'image d'un individu capable de saisir des opportunités et de faire des choix, de décider par lui-même en situation. À travers ce mode de lecture, qui cherche à comprendre, à expliquer et à apprécier l'adéquation des moyens déployés dans l'action pour l'emporter, un premier système réflexif se dégage, qui relie l'expérience du champion à celle du téléspectateur : objectivant et pragmatique, il cristallise sur le rugbyman des images d'autonomie.

### **L'intégration du singulier dans l'enchaînement collectif**

Le recours à des consultants spécialisés, champions reconvertis, construit et cautionne une autre relation technique au spectacle (Fernandez, 2004). Loin d'amplifier des performances individuelles, l'expert tend plutôt à les inscrire dans les configurations de jeu d'où elles puisent force et sens, et rappelle ainsi qu'une équipe ne se confond pas avec une sélection, ne se résume pas à une compilation d'actions individuelles. Ce faisant, il déplace notre regard sur la physionomie du rapport de force, sur la qualité du jeu produit par les deux équipes : ses interventions nous donnent les clés d'une énigme qui demeure collective et interactive. Autrement dit, le consultant, aidé par les montages qu'opère le réalisateur (Papa, 2000), dévoile les « ficelles du métier » lorsqu'il intègre l'action des joueurs dans des échanges, dans des situations dynamiques d'interdépendance, dans des configurations dont il approfondit et révèle le sens. Le rugbyman se présente alors avant tout comme membre d'une équipe intégrée. C'est cette intégration, rendue problématique et difficile par l'intervention de l'équipe adverse, qui mobilise les attentions et qui, sans reléguer l'individu au second plan, relativise la part de son autonomie.

« Ce sont tous des ailiers, les meilleurs marqueurs, c'est logique » ; « un deuxième ligne qui sort, c'est un sauteur en moins » ; « et pourquoi on insiste au ras, mon cher Jean ? Parce qu'il manque le 2ème ligne italien et que dans toutes les phases de combat devant, que ce soit la touche ou le saut, on en a profité côté français. Et là, dans le combat au ras, il manque

énormément » ; « le 10, quand il fait la passe au joueur suivant, ça oblige l'ailier qui est défense [...] à monter, et on lui joue dans le dos ».

Comme on peut le voir, l'activité et les mérites des individus sont rapportés à la répartition des tâches qui prévaut dans l'équipe, à la place qu'ils y occupent, à la fonction spécialisée qu'ils assument. Ce faisant, on souligne et on rappelle leur dépendance à l'égard du collectif : l'équipe constitue une société qui rend chacun objectivement dépendant d'autrui du fait du caractère parcellaire de sa tâche et qui, dans le même temps, lui fait prendre conscience de sa différence au sein d'une multiplicité de rôles sociaux. Autrement dit, la division technique du travail fait de chacun, avant tout, le complément de tous les autres, dont il est solidaire (Durkheim, 2004). Les compositions d'équipe, qui associent des joueurs et structurent les rapports qu'ils entretiennent, font l'objet d'une attention particulière. Remaniées au cours d'une saison, bousculées au fil d'un même match, elles alimentent discussions et commentaires, et inscrivent dans les mémoires des « associations » plus que des joueurs.

« alors la réorganisation agenaise : Mirande le trois quart centre est passé à l'aile, Jérôme Miquel (...) est passé trois quart centre, et François Gelez entre à l'ouverture » ; « Christophe Porcu, héros de la campagne 2002 d'Agen [...] formait l'attelage de deuxième ligne avec Cousinet ».

Complément des partenaires auquel il est associé, le rugbyman est une figure de la solidarité et de l'intégration fonctionnelle. Lorsque l'analyse technique s'approfondit, c'est cependant moins sur la composition de l'équipe que sur son « animation » que portent les commentaires : il s'agit moins d'associer des individus que d'orchestrer des répertoires d'action. C'est la capacité qu'a l'équipe de « produire du jeu », de lui donner du « volume » qui importe. Dans le spot précédemment évoqué, des gestes des joueurs des deux équipes se trouvent associés et enchaînés, donnant l'impression qu'ils participent d'un même mouvement collectif, qu'ils le perpétuent et le concluent par un même essai. Si le jeu a ses stars, ce film rappelle que la vraie star, c'est le jeu. Reçue à partir de la qualité des enchaînements réalisés, l'activité de chacun est ainsi rapportée à sa capacité de s'inscrire dans un flux.

« Durand, bon animateur comme à son habitude derrière son pack » ; « on l'a senti légèrement diminué, [...] mais présent en jouant juste sur les différents mouvements » ; « Oui, un peu gourmand, un peu individualiste, un peu trop personnel sur cette initiative (...) il va s'isoler ».

Les commentaires montrent que le jeu suppose un cadre normatif, un référentiel commun d'analyse, de décision et d'exécution. Dans ce spectacle du contrôle de l'affrontement, une attention particulière est portée à l'organisation de l'équipe par ceux qui l'encadrent, l'entraînent changent sa composition en match par des opérations de *coaching*. Les documents diffusés avant le match comme les commentaires diffusés pendant la rencontre inscrivent la confrontation dans un récit de l'équipe, de sa préparation, récit de cette médiation nécessaire de l'équipe à elle-même qu'incarne et propose l'entraîneur.

« L'effet Berbizier, qu'est ce que vous en pensez ? [Réponse :] "Ils avaient déjà des qualités l'an dernier mais il a amené certainement un peu plus de rigueur dans cette équipe et d'efficacité. Il a (...) développé une défense très très agressive, haute sur l'équipe adverse." » ; « Une séance sur le placement défensif menée par David Ellis est réservée aux Bleus : "Après, c'est un temps de jeu, on monte, après tout de suite sur la zone, y faut une deuxième zone". [...] Cette semaine, les consultants anglais se bousculent à Marcoussis car après David Ellis, c'est Marc Mapletof, un expert en jeu au pied qui est invité par Jo Maso et le staff de l'équipe de France ».

Figure du travail réalisé en commun, le rugbyman produit et renvoie du même coup, lorsqu'on l'interroge, l'image d'une maîtrise et d'une perfectibilité collective : c'est tout un groupe qui progresse, grâce à un travail qu'il réalise avec d'autres, qui l'encadrent et le guident.

« C'est un match de reprise, ça se sent [...] il y a eu beaucoup de plaquages manqués, c'est inhabituel à ce niveau là » ; Les joueurs interrogés en fin de match : « je crois qu'aujourd'hui on a fait trop de fautes (...) donc il faut qu'on fasse plein de choses à l'entraînement » ; « de sortie en sortie on progresse, chaque semaine on bosse de plus en plus les points qui n'ont pas marché le week-end d'avant, on essaye de les améliorer le week-end d'après. Pour l'instant ça paye [...] il faut bosser ».

Les « fautes » énoncées ici désignent aussi bien des « fautes de main » (des erreurs techniques) que des infractions au règlement (des brutalités). Les brutalités sont reçues comme les symptômes d'un manque de rigueur, de discipline, d'application, de maîtrise de soi. En ce sens, le spectacle du rugby est aussi celui d'un affrontement contrôlé (Elias & Dunning, 1994) : l'activité de l'arbitre rappelle la médiation d'un règlement, qui institue les conditions d'une sublimation (l'agressivité trouve à s'exprimer) et définit le cadre d'une violence maîtrisée. Ce rapport au spectacle est particulièrement construit en rugby, puisque l'arbitre est équipé d'un microphone portatif, si bien que le téléspectateur bénéficie en direct des explications qu'il délivre aux joueurs sur le terrain. Le rappel de la règle, l'explication des interprétations de l'arbitre se veulent « pédagogiques », et ce commentaire rappelle la triple nécessité de l'existence de la loi, du contrôle de son respect effectif et de son intériorisation pour réussir socialement.

L'arbitre parle aux capitaines : « Je vous demande de la discipline, il n'y en a pas. Tirage de maillot [...] ça se passe pas trop mal, je laisse faire. Bousculade complètement stupide, j'avais sifflé. Votre 2 à vous maintenant qui va me butter un joueur qui n'a rien fait alors que le ballon est en touche là-bas. Si vous n'arrêtez pas, je vais m'en occuper, ok, allez messieurs » ; Les commentateurs : « En fait monsieur Gastoux avait averti [...] bon c'est sévère mais il avait prévenu [...] et alors on se retrouve dans ce cas de figure d'une équipe en infériorité numérique pendant 10 minutes : en général c'est fâcheux » ; « C'est ce qu'on disait : en infériorité numérique dans le rugby d'aujourd'hui, ça pardonne rarement. On encaisse des points et souvent des essais. C'est ce qui est arrivé au Catalans qui devront donc se discipliner pour la deuxième mi-temps. »

En définitive, l'activité rugbystique est « reçue » à partir des socialisations qu'elle suppose, des apprentissages et des renoncements qu'elle impose. L'intérêt que suscitent les normes techniques et le règlement, qui interposent dans le rapport de chacun à autrui un sens commun qui le dépasse et l'oblige, inscrit le rugbyman à l'intérieur d'un collectif signifiant. Cette lecture fait du sport le paradigme de toute activité socialisée, dans laquelle les individus jouent des rôles (prescrits, attendus), avec plus ou moins de maîtrise, mais dont l'actualisation rend manifeste les principes contraignants d'une organisation intériorisée. L'équipe y constitue le paradigme de toute association efficace. Par sa capacité de

produire et d'enchaîner des temps de jeu avec efficacité, l'équipe se présente à nous comme plus ou moins homogène. Un second système réflexif se dégage, qui cristallise sur le champion des images de conformité et d'interdépendance, qui produit du rugby l'image d'un processus d'intégration par le travail réalisé en commun.

### **Confiance, désir de reconnaissance et mise en scène de soi**

Parfois présenté comme un « maillon » ou comme un « rouage » du « dispositif », l'individu ne disparaît pas derrière l'image froide de l'expert, ni l'équipe derrière celle de la machine. Parce qu'au rugby la violence des échanges et le risque d'accident culminent dans la haute compétition (Parlebas, 1986), le spectacle des affrontements s'apparente toujours à une épreuve de courage.

« Quand on est sur lui, quand on est sur l'homme, là y faut faire la maille parce que c'est.. quelque part, je l'ai dit c'est une bombe atomique, c'est un gars qui a des appuis monstrueux et à nous d'être vigilants » ; « c'est pas un grand plaqueur, on a raison de l'offenser » ; « dès qu'on arrive avec un impact (...) au niveau de Pez, on avance, on le sait c'est pas un grand défenseur, il aime peut être pas ça mais en tout cas, c'est pas une histoire de physique, c'est dans la tête ».

Souvent à terre, le rugbyman endure des chocs parfois spectaculaires. Volontaire, il n'en reste pas moins vulnérable, et ses traumatismes le révèlent profondément humain. Les traces du combat sont dès lors reçues comme autant de « preuves » attestant d'une exposition volontaire et d'un don de soi. Attributs de la laideur en temps ordinaire, les séquelles participent d'une reconnaissance qui ici surclasse l'individu et le crédite d'un prestige. Cicatrices, pommettes tuméfiées, nez épatés et oreilles en choux-fleurs sont ainsi, par un processus de retournement du stigmate (Goffman, 1975), considérées comme autant de marques de vaillance. Leur réception mobilise une lecture morale dans laquelle le courage physique devient un acte de générosité et de solidarité : le rugbyman, en versant son sang (Duret, 1993), sort grandi de se donner aux autres.

« François Gelez, voyez avec la main gauche bandée. Il a trois vis dans la main et il joue quand même » ; « C'est vrai qu'il avait à cœur d'aider l'équipe, d'être avec ses coéquipiers pour ce match [...], c'est un peu à quitte ou double [il est blessé], mais

je crois que sa présence [...] fait du bien au moral de l'équipe » ;  
« je [c'est le commentateur qui parle] vais m'exposer [...] mais  
je donne un ballon, un caviar, de l'or ».

Soumis à l'épreuve du rude, les joueurs doivent « se mobiliser ». Il ne suffit pas d'être talentueux, et être courageux ne va pas de soi, il faut se motiver. Parce que le combat représente au rugby un enjeu intermédiaire capital, que l'engagement physique s'y avère déterminant, les commentateurs cherchent à apprécier l'intensité des engagements.

« le rugby ça commence par les points de rencontre, les points de conquête, de combat (...) commencer par l'essentiel, c'est quand même la présence physique » ; « au stade de France, hier, c'est avec l'application des grands rendez-vous que les Français ont effectué leur ultime entraînement, le signe que cette rencontre face à l'Italie n'est en rien galvaudée par les Bleus » ; « ce qui nous avait manqué contre l'Écosse, une histoire de motivation » ; « Les Azuris d'Italie terriblement remontés ».

L'attention portée aux signes extérieurs de motivation s'inscrit en premier lieu dans un jugement d'ordre moral. Méritocratiques comme par principe, les vertus de l'effort seraient universelles d'une part d'être accessibles à tous, et de poser par ailleurs qu'il est toujours possible de faillir soi-même. Se révèle du même coup un des fondements dogmatiques (Supiot, 2005) des sociétés démocratiques, qui est tout autant un acte de foi qu'un « pari » sur la commune liberté des individus (Rawls, 1987), qui présuppose chez tous une commune « capacité » de se motiver et de résister, et qui impose en conséquence d'accorder aux plus « volontaires » une irréductible « dignité ». L'épreuve toujours recommencée et toujours incertaine du combat fait qu'au rugby « respecter l'adversaire » implique de s'en méfier et de l'affronter avec ardeur. La vaillance, première des vertus, est si immédiatement impliquée dans le jugement qu'elle permet de se grandir même dans la défaite (Duret, 1993).

« c'est une équipe de France qui se cherche, pourquoi ? Parce que quelque part on se pose la question de savoir si elle arrive à respecter ses adversaires tout simplement. [...] Ce premier match, y avait un tel écart que si on l'avait pris par le bon bout, c'est à dire respecter les individus, c'est pas écarter les ballons d'entrée, c'est leur faire mal, c'est leur dire messieurs y a un tel écart entre nous qu'on va vous faire mal physiquement, vous faire

comprendre que vous ne pouvez pas gagner » ; Un entraîneur avant le match : « on est venus là pour jouer un match de rugby [...] et si nous on n'a pas de pression, on va exploser ».

L'intensité des engagements s'apprécie en second lieu sur un registre psychologique. L'épreuve et ses vicissitudes dévoilent des joueurs gagnés par le doute et dont, comme par contagion, la fébrilité risque d'affecter la cohésion du groupe. Parce qu'elle peut, d'une certaine manière, ne pas « naître » d'elle-même, l'équipe se présente ainsi comme un équilibre dynamique, comme quelque chose de vivant qui révèle, par sa fragilité même, les mystères de la conjonction. Cette focalisation sur la « pression » qui écrase, étouffe ou inhébe révèle ainsi ce qui est comme l'envers ou la contrepartie du culte de la performance : l'individu incertain (Ehrenberg, 1991, 1995).

« quelques difficultés (...) on l'a vu là accélérer, pas aller jusqu'au bout, aussi un peu de réserve » ; Un entraîneur à la mi-temps : « C'est surtout nous qui nous posons des problèmes (...), je dirais à la limite actuellement plus que [l'adversaire]. [...] De l'envie certainement mais beaucoup de maladresse, de doute, on sent qu'on a du mal à se libérer [...] beaucoup de fébrilité, je crois qu'on est une équipe qui doute. Frédéric en premier, il doute beaucoup et c'est vrai qu'il nous fait déjouer mais bon j'espère qu'on va se reprendre » ; Plus tard, les commentateurs : « En tout cas ça change au niveau de Michalak,, vous avez vu [...] déjà dans le regard, regardez comme le regard est différent par rapport à il y a quelque minutes [...] et là regardez [...] comme quoi [...] on reprend confiance ».

Pour autant, cette fragilité ne constitue pas simplement le revers d'une autonomie qu'il est difficile d'assumer. L'individu ne doute pas simplement de ses choix, il doute de lui-même. Or c'est des autres que dépend son sentiment d'exister et qu'il reçoit confirmation de sa légitimité à faire partie de l'équipe, à « en être ».

« C'est une poutre, un joueur qu'on aime bien avoir pour les mêlées, pour les phases de combat et aussi dans la vie du groupe » ; « c'est un homme d'expérience, Thomas Lièvremont, c'est aussi le capitaine de Biarritz, leader du jeu s'il n'est pas capitaine de l'équipe de France, capable de donner des consignes et de mettre ses partenaires dans le sens de la marche »

Le spectacle du rugby se présente comme spectacle d'une reconnaissance de soi par l'autre : il donne à voir des joueurs qui désirent avant tout s'affirmer au sein d'une communauté qu'ils ont choisie. C'est donc leur désir d'être reconnus comme des membres « compétents » et « dignes de confiance » qui fait l'objet d'une appréciation collective et qui constitue l'enjeu de cette mise en jeu subjective.

« Félicitations vous êtes talent d'or, je sais que ça doit vous faire plaisir parce que vous revenez de loin. [Réponse du joueur :] "Je reviens de très loin mais bon ça, l'histoire personnelle, je crois que ça nous est égal, regardez, c'est ça qui compte [les joueurs se tiennent par les épaules] : c'est un collectif qui a su renverser la tendance après la mi-temps, c'est vrai qu'il y avait de quoi se faire du souci" ».

Si le joueur accepte la récompense, il désigne explicitement le collectif envers lequel il se trouve comme redevable. Désigné « homme du match », le rugbyman décline toujours très explicitement cette invitation à la distinction, et décrit la pratique (« c'est le collectif qui compte ») en termes collectifs et interactifs. Par sa capacité de contenir ses joies alors qu'il marque, l'individu rugbyman donne à voir le « langage naturel » du sous-univers culturel au sein duquel il évolue. Son humilité vaut par sa conformité : elle vaut comme signe d'appartenance. L'individu se présente à nous à travers la manière dont il se trouve réfléchi dans le regard que les autres portent sur lui. Mais c'est aussi par cette routine, qui consiste à souligner ce qu'il doit aux autres, qu'il re-constitue « l'esprit d'équipe » qu'il décrit, et auquel il tient. Autrement dit, il exprime une forme culturelle de rapport à soi, une conscience de n'exister que dans et par le regard des autres.

Au centre de l'image, démêlant des situations complexes, interactives et encodées, le rugbyman-champion, objectivement habile, décide par lui-même : des attentes individualistes et pragmatiques cristallisent sur l'individu des images d'autonomie. Une vision élargie et approfondie de l'action dévoile une autre logique signifiante, dans laquelle il se présente comme une figure de l'intégration par le travail. Le spectacle du rugby propose aussi une lecture humaniste du rapport à soi, qui fait de la dignité l'enjeu d'un effort, et de la reconnaissance l'objet d'un don de soi. Vulnérable, le rugbyman est un héros profondément humain, c'est-à-dire dont la fébrilité se présente comme la contrepartie

d'une autonomie idéalisée, et comme le symbole d'une incomplétude qui cherche dans la confiance des autres un réconfort.

Pour définitives qu'elles paraissent, aucune de ces logiques signifiantes n'épuise le sens de ce qui se présente. Chaque lecture, exposée ici de manière idéale-typique, se présente comme une explication globale et suffisante, donc insuffisante. Ces lectures ne se donnent jamais seules, ne sont pas isolées les unes des autres : elles se donnent ensemble, dans des discours qui glissent sans cesse de l'une à l'autre, qui les mobilisent en les imbriquant. Ce glissement permanent montre à notre avis qu'aucune d'elle n'épanche la « soif d'interprétation » qui relie, sans nécessairement les accorder pour autant, les horizons d'attente des commentateurs et ceux des téléspectateurs. Il révèle par là-même la profonde ambivalence, la polysémie et la richesse métaphorique du spectacle sportif.

La force métaphorique du spectacle du rugby provient des « valeurs » qu'il donne à apprécier, parce qu'il révèle avec force en quoi elles sont potentiellement antagonistes. En rugby, l'autonomie ne vaut que si elle profite au collectif, et ne se transforme pas en suffisance. Le rugby donne à voir combien il est difficile, dans un monde désenchanté, de conjuguer ensemble des valeurs (Weber, 1959, 1965). Ce spectacle produit autant qu'il procède d'une réflexivité, d'une distance à soi qui, plus qu'un universel du comportement humain, constitue un trait caractéristique de la condition moderne (Simmel, 1988 ; Habermas, 1987 ; Giddens, 1994). Le champion, qui semble se réaliser dans des épreuves choisies, participe de cette « culture de loisir » qui assure la promotion d'une esthétique de la vie quotidienne (Morin, 1983), mobilise un imaginaire initiatique et attise des désirs d'entre-soi (Maffesoli, 1979, 1988). Reste à questionner sa place et sa fonction au cœur des communications, qui prennent en démocratie des formes inédites et ambiguës, faisant du semblable, hypocrite lecteur, le médiateur obligé d'un rapport à soi (Akoun, 1994).

## Références

- Akoun, A. (1994). *La communication démocratique et son destin*. Paris : PUF.
- Bernard, M. (1981). Les paradoxes du spectacle sportif ou les ambiguïtés de la compétition théâtralisée. Dans C. Pociello (Éd.), *Sports et sociétés, approche socio-culturelle des pratiques*. (pp.353-360). Paris : Vigot.
- Duret, P. (1993). *L'héroïsme sportif*. Paris : PUF.
- Durkheim, E. (2004). *De la division du travail social*. Paris : PUF.
- Elias, N., & Dunning, E. (1994). *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*. Paris : Fayard.
- Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*. Paris : Calmann-Lévy.
- Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Paris : Calmann-Lévy.
- Fernandez, M. (2004). L'évolution du commentaire sportif : de l'épopée à l'analyse rationnelle. *MédiaMorphoses*, 11, 57-61.
- Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*. Paris : L'Harmattan.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*. Paris : Minuit.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris : Fayard.
- Holt, R. (2002). Champions, héros et célébrités : grandeur sportive et public britannique. *La création sociale*, 8, 13-33.
- Jauss, H.R. (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard.
- Maffesoli, M. (1979). *La conquête du présent*. Paris : PUF.
- Maffesoli, M. (1988). *Le temps des tribus*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Mauss, M. (1950). *Sociologie et Anthropologie*. Paris : PUF.
- Morin, E. (1983). *L'Esprit du temps*. Paris : LGF.
- Moscovici, S. (1991). Réflexions à propos des représentations sportives. Dans J. Ardoino & J.M. Brohm (Éd.), *Anthropologie du sport, perspectives critiques*. (pp.131-136) Paris : AFIRSE-Quel Corps ?.
- Papa, F. (2000). Montrer le sport à la télévision, construire l'événement sportif. Dans L. Véray & P. Simonet (Éd.), *Montrer le sport, photographie, cinéma, télévision*. (pp. 229-253). Paris : INSEP.
- Parlebas, P. (1986). *Eléments de sociologie du sport*. Paris : PUF.
- Rawls, R. (1987). *Théorie de la justice*. Paris : Le Seuil.
- Simmel, G. (1988). *La tragédie de la culture*. Paris : Rivages.
- Supiot, A. (2005). *Homo Juridicus, essai sur la fonction anthropologique du droit*. Paris : Le Seuil.
- Weber, M. (1959). *Le savant et le politique*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon.